

dès que nous pouvons en saisir un, c'est avec une très grande joie que nous assistons à ses conférences : ainsi nous nous étions déplacés à Brest pour écouter le P. Motte.

N'allez pas croire que notre formation se limite uniquement à l'apostolat en Haïti; depuis cette année, en effet, les diacres et minorés font du catéchisme dans les paroisses de Morlaix. C'est pour nous une manière de remercier le diocèse de Quimper, qui nous a donné deux prêtres, arrivés récemment en Haïti d'ailleurs, pour un stage de quelques années.

La troisième photo que nous présente l'auteur de l'article dont je m'inspire concerne *la détente*. Hélas, notre nombre restreint nous interdit de nous détendre comme nous le voudrions : il est difficile de réunir une équipe de foot ou de volley aussi souvent que le voudraient certains ! Mais il reste le travail manuel : abattage de bois, reliure, photocopie, peinture (en bâtiment).

Nous sommes heureux à Saint-Jacques : nous aimerions être plus nombreux.



Courrier

Rien de tel, pour le Rédacteur, que de trouver l'adresse d'un camarade d'avant-guerre, surtout si le dit camarade veut bien prendre la plume. C'est ce qu'il fallait attendre dans le cas présent, Paul Guimezanes étant déjà connu de nous comme excellent dessinateur.

En vue d'un regroupement du cours 35, une lettre partit le chercher à Tours, où il est professeur à l'École Régionale des Beaux-Arts. Et voici ce qu'il répond :

« Au sortir de Saint-Pol, je suis allé directement à Paris, et après trois mois dans une académie libre, je me présentais imprudemment à l'École des Beaux-Arts, où j'étais admissible. Trois ans après, je me présentais aussi imprudemment au Professorat de Dessin des Lycées et Collèges, premier degré, où j'étais reçu. Je revenais en août à Paris pour préparer le deuxième degré, ne croyant pas que le hurlement des sirènes dût m'empêcher de continuer ce concours. Mais l'inconnu angoissant était là : *la guerre*... J'ai été mobilisé, auxiliaire (vraiment, je ne faisais pas le poids). Et quelques mois plus

tard, avec au cœur la grande douleur nationale, j'arrivais en Allemagne.

« D'autres nous avaient précédés dans un camp près de Berlin. Et dans une tente sous la neige, je voyais venir à moi un bougre déjà établi au camp, qui me criait : « *T'es pas un Ancien de Saint-Pol?* » — « *Oui.* » Les formalités faites, nous nous sommes retrouvés, dans la ferme simplicité de l'amitié du Collège. Celui qui me recevait me parlait d'un « curé » qui avait été notre surveillant, et qui se trouvait dans une baraque disciplinaire pour insoumission aux autorités allemandes. Arrivé des premiers, on l'avait envoyé chez un meunier avec d'autres prisonniers, où, mal nourris, on leur faisait faire un travail de chien. Il avait incité les autres à la protestation; mais devant les baïonnettes des gardiens, les autres s'étaient « dégonflés ». Seul notre ancien surveillant avait maintenu ses dires, avec un séminariste. Rame-nés au camp, ils furent jugés par un officier Allemand qui parlait un Breton parfait : la protestation passa au second plan : « Alors, vous êtes réellement Breton ? — Ah oui, alors ! — Mettez-vous du côté des Allemands. — Ah ! non, alors ! »... Et je vois venir notre ancien surveillant : une mâchoire carrée, un immense crâne de Breton, tondu à zéro comme un crâne de bagnard. Je ne le reconnais pas. Il raconte sa situation, et nous sommes d'accord pour rester Français. Il repart en courant vers la baraque disciplinaire, quand je m'écrie : « *Mais c'est Brossic* », l'un des noms attribués aux surveillants). Avec sa vigueur de Celte, il ralliait la Bretagne autour du drapeau Français... Tu ne trouves pas que c'est une jolie histoire d'Anciens ? (*Assurément, et voilà pourquoi je n'ai pas voulu la laisser perdre pour nos collègues de 1934-35*).

« Puis, ayant contracté une pleurésie, j'ai été rapatrié malade et repris mes études à l'École des Beaux-Arts à Paris, où j'ai eu un *Premier Second Grand Prix de Rome de Gravure*. Puis j'ai été envoyé par l'Institut à la *Casa Velasquez* de Madrid, où je suis resté deux ans. Lors d'un anniversaire, j'avais décidé de me trouver quelques jours à Saint-Jacques de Compostelle; j'y dessinais selon mon habitude, après la messe entendue près du tombeau de Saint Jacques, quand je vis un jour un groupe assez cahotique dirigé par des prêtres Français. Je me présente, et le prêtre se trouve être l'ancien vicaire de la paroisse de Brest où je suis né, et que j'avais rencontré avant de partir à Paris. Je me suis donc transformé en guide, et je leur ai fait visiter la Basilique..

Après l'Espagne, j'ai passé trois ans à l'*Institut Français de Londres*, où naturellement j'enseignais le dessin : il fallait bien vivre ! et aussi, pendant plus d'un mois par an, le théâtre aux enfants (ici, tu penses bien que se place ma large *gratitude à l'abbé Tanguy* qui m'a ouvert avec tant de doigté à l'art de la parole en public ; je dois dire que je m'y étais entraîné ensuite dans les mouvements catholiques étudiants : savoir exposer oralement son point de vue est si nécessaire dans l'existence, et l'exposé oral a beaucoup d'importance dans les professions). N.D.L.R. : Paul avait représenté le Collège en finale de Coupe d'Eloquence de la D.R.A.C. à Paris.

Encore une autre histoire : les Anglais amis de la France ont des clubs groupés en Alliance Française ; l'Alliance fournit au Club un conférencier parlant de littérature, de Sport, d'Art. Muni de quelques plaques, je me trimballais à l'adresse indiquée, et je débitais ma petite science artistique et Française. Un soir, j'arrive dans une école privée (les vraiment chics le sont en Angleterre), et le Directeur, qui sait un peu de Français, me dit : « Nous avons un professeur de Français qui est Français... Il est très bien... » — Je monte à la tribune, et en face de moi se tiennent une vingtaine de personnes bien regroupées, tandis qu'un peu à part un gros bougre me considère avec un certain sourire. Je parle, je montre mes images, je commente, je conclus, et fuis dans une petite salle du fond, où se tient le Directeur, et où me rejoint le gros hilare, qui me tape dans le dos assez cavalièrement et me dit : « Comment ça va ? » — A quoi je réponds très digne : « Je vous demande pardon. » — Il enchaîne : « Tu ne me reconnais pas ? *Guével !* Tu sais bien, on était à Saint-Pol ensemble ! » — Je me souvins tout d'un coup de ce garçon maigre qui poussait vite et qui portait sa casquette de travers comme les marins de Douarnenez ; on était tout le temps ensemble : il parlait si bien des drames de la mer ! et comme il savait faire sentir le charme et la grandeur tragique de sa ville ! Oui, *Guével* était au Consulat de Londres : il avait héroïquement combattu pour la France dans je ne sais quel désert, y avait gagné trois galons et, la paix revenue, avait atterri en Angleterre. (Le rédacteur se souvient de l'avoir rencontré à une réunion d'Anciens, encore coiffé de son bonnet de fourrure...)

« Depuis, il y a eu une place vacante à l'Ecole des Beaux-Arts de *Tours* : j'ai posé ma candidature, et j'ai été nommé. Je pense maintenant avoir plus de stabilité. Mon œuvre ? Depuis mon *pèlerinage de Paris à Rome* à

bicyclette, avec un prêtre, ancien « Apostolique » de Saint-Pol, *j'illustre la Bible* avec une certaine obstination. Je tâche de cultiver mes dons d'artiste graphique, et j'ai toujours voulu m'affirmer Catholique... »

Il reste au rédacteur à dire à Paul tout le plaisir qu'il a éprouvé à le retrouver et à le voir évoquer tant de souvenirs communs. Les lecteurs de leur âge partageront cet intérêt ; quant aux cadets, ils verront qu'on se retrouve entre Anciens sous tous les azimuts !

Réunion annuelle des Anciens de Paris

Dimanche 28 Février 1960

Une constatation indéniable domine cette journée : la désaffection des jeunes à l'égard de cette manifestation. Ainsi l'impression qui se faisait jour l'an dernier est confirmée : *la nouvelle vague boude* la réunion des Anciens. Même des vagues moins nouvelles se manifestent par leur absence : les moins de quarante ans étaient une poignée dans cette honorable assemblée qui se trouve ainsi dangereusement exposée à prendre des allures de Sénat.

S'il est certain que le besoin de s'attendrir sur son passé est en raison directe du nombre d'années écoulées, il n'en reste pas moins que cette désaffection est inquiétante. Car on doit trouver — et on trouve — autre chose dans une réunion de la sorte. Alors, où chercher l'explication !

Les difficultés financières ? C'est en partie vrai pour les étudiants ces sempiternels chevaliers de la bourse éternellement plate. Mais qu'ils sachent bien que cette objection n'est pas sérieuse. La générosité quasi proverbiale des Anciens chevronnés a toujours permis de résoudre la question de façon élégante. Alors que les étudiants fassent preuve de simplicité et qu'ils viennent sans remords manger au râtelier commun.

Mais la « foulditude » des plus de trente ans a en principe terminé ses études. On ne les voit guère, pourtant ! Pourquoi ? Mes antennes personnelles ont capté *deux réponses types* : « *Je ne connais personne.* » ou bien